



# Le vieil étang : voyage en poésie lointaine

COMMUNICATION DE JACQUES CRICKILLON  
A LA SEANCE MENSUELLE DU 13 FEVRIER 2010

Le vieil étang  
d'une grenouille qui plonge  
le bruit dans l'eau

Ce haïku composé par le maître Basho vers 1685 est considéré depuis ce temps comme le modèle même du poème japonais. Le présent vagabondage, qui ne saurait être exhaustif, à travers la poésie traditionnelle nipponne, pouvait donc s'ouvrir sur ce texte en apparence anodin, minuscule au point de paraître inexistant aux yeux de l'Occidental, et qui cependant nous révèle le fondement de cette démarche créatrice, laquelle est inséparable d'une certaine conception métaphysique.

Considérons donc ce haïku de Basho (pseudonyme signifiant « le bananier » qui fut donné au poète parce qu'il avait planté un tel arbre dans l'enclos de l'un de ses ermitages). Les éléments du texte : un étang, une grenouille, un bruit. Il faut savoir que Basho, maître zen, répond par ce haïku impromptu à son hôte, qui lui a demandé « Et qu'en est-il de la Loi du Bouddha ? ». On est donc dans la cabane de Basho, d'où l'étang et la grenouille ne sont pas visibles. Le seul élément réel, c'est-à-dire perceptible par les sens, est le bruit. À partir de ce bruit, le poète interprète, explique en somme, confère un ordre de cause à effet : il sait, de sa mémoire quotidienne, qu'il y a là un étang et que ce bruit pourrait bien avoir été produit par le plongeon d'une grenouille. L'étang et la grenouille sont donc

contenus dans le bruit, lequel, ponctuel et anodin, s'est déjà éteint. Dès lors, demeure le poème, qui est mémoire d'une mémoire existentielle. Et par le poème, Basho et ceux qui le lisent s'insèrent dans le fleuve de l'impermanence, non à la façon d'une pyramide égyptienne, mais avec la légèreté, la fragilité, l'humilité, du pinceau sur la feuille blanche. Ainsi de ce poème ne demeure que le poème et nulle présence humaine (pas de « je », pas de plainte, nulle dissertation), Basho ayant prêché à ses disciples en poésie (ils sont très nombreux) la mise à distance de la subjectivité.

Par ce haïku, qui se veut réponse à une question d'ordre métaphysique, on est au plus près de la position mentale zen que tentent d'approcher, au prix d'une existence ascétique, les grands poètes du Japon traditionnel, c'est dire l'Empire du Soleil levant avant l'américanisation, le suicide de Mishima marquant à cet égard la borne de l'impossible retour.

Atteindre au zen. Un mot bien galvaudé dans l'Occident d'aujourd'hui avide de recettes de bien vivre et où la plupart dévorent, avec une sinistre confiance, les trucs distillés par les magazines (Soyez zen ! Devenir zen en trois leçons ! etc.). Or, le zen est une sorte d'illumination qui ne peut être approchée qu'au prix d'une très longue concentration et d'un grand dénuement. La pensée bouddhiste zen dérive du « chan » chinois, lui aussi illustré par de grands poètes. Le « chan » émergeant du Tao ; le « Tao », c'est la Voie, et cette Voie dit Lao Tseu est invisible, elle est partout et nulle part. Par ce saut culturel, nous voici en des temps bien anciens, avant Jésus-Christ. Et il est une grande parenté entre ces pensées et celle des *Upanishad*, textes sacrés en sanskrit qui couronnent les *Védas* et remontent au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Il est dit ainsi dans les *Upanishad* :

Celui qui ne pense pas, c'est celui-là qui pense.  
Celui qui pense, c'est lui qui ne sait pas.  
La pensée, c'est ce que sait la conscience :  
on trouve alors ce qui ne meurt pas.  
C'est par son âme qu'on trouve la vigueur,  
c'est par le savoir qu'on trouve ce qui ne meurt pas.

Si l'on veut tenter de comprendre cela, qui justement désigne l'absolu dans ce qu'il a d'incompréhensible, il faut, non pas pêcher dans la rivière, (comme la tendance occidentale) ni se contenter de la regarder, mais arriver à s'éprouver goutte d'eau dans la rivière ; c'est cela, être zen ; c'est cela, écrire un haïku.

Poète selon la tradition japonaise ou chinoise, c'est à la fois chercher la solitude (entendons fuir les « affaires », les mondanités), s'ouvrir au monde par de longues pérégrinations, et vivre dans un grand dénuement ; ainsi, dans la hutte de montagne d'un Basho ou d'un Ryokan, il y a une marmite posée à terre, un écritoire et un lit rudimentaire. Enfin, il est capital de se recueillir dans la nature et d'en recevoir l'émerveillement pour que naisse le poème, lequel n'est autre qu'adhésion à tout ce qui est sans être :

Les formes et couleurs sont vulgaire poussière,  
sans forme ni couleur, il n'est rien de réel.

(Chushi Fangi, 1296-1370)

Voilà donc, selon la pensée chan, pourquoi je parlais d'être sans être.

Quant à l'émerveillement devant la nature, la communion avec elle dont le poète s'éprouve humble, très humble partie, écoutons quelques « waka » ou « tanka », (cinq vers de 5, 7, 5, 7, 7 syllabes) du moine Saigyô (XII<sup>e</sup> siècle) composés dans son ermitage de montagne près de Kyoto.

puissé-je me diviser  
et regarder sur chaque branche  
sans en omettre une seule  
de dix mille montagnes  
les fleurs des cerisiers en plein épanouissement

(trad. Cheng Wing fun et Hervé Collet).

Saigyô, qui est fils de samourai, se fait moine à vingt-deux ans et s'isole dans la montagne dans l'espoir d'y accéder à l'illumination. Qu'on n'aille pas croire que la

démarche est aisée. Il mettra longtemps à oublier les attraits de la capitale et l'approche de l'hiver lui étreint le cœur.

cueillant de jeunes herbes  
dans le champ  
la brume m'attriste  
quand je pense combien  
d'autrefois elle me sépare

dépassant en mélancolie  
ce à quoi je m'attendais  
à l'entendre bousculer  
les feuilles des roseaux entremêlées  
le vent de ce soir d'automne

Cependant, dans ces conditions très difficiles, l'âme, au contact de la nature, en la bulle d'air du silence, peu à peu se purifie.

les péchés de langage  
dans mon corps accumulés  
sont expurgés  
et mon cœur clarifié  
devant la cascade aux Trois étages

Remarquons au passage que la valeur de ces poèmes venus d'une culture semble-t-il à jamais révolue tient à la simplicité, à l'humilité, à l'universalité de la perception et de son énonciation.

Poésie du dépouillement. Cinq vers ou trois vers. Combien un tel art nous est éloigné, nous qui sommes les héritiers d'une culture fort déclarative, discursive et ornée. Et songeons que, malgré le fait que la traduction ne peut ici nous transmettre qu'une partie du sens, cette poésie parle profondément à l'Occidental dont l'âme aurait un peu échappé au vampire de la consommation.

Nous ne faisons, les intellectuels occidentaux, que découvrir une poésie qui, en son temps, était tenue en très haute estime autant de la part du petit peuple que des notables et des princes. Voilà qui certes doit surprendre aujourd'hui, et porter à s'interroger sur le sens de culture et de civilisation. Un bel exemple de cette vénération portée au poète dans le Japon traditionnel est celui de Ryokan (1758-1830), moine zazen retiré pendant dix ans dans un couvent avant de se mettre à pérégriner à travers le Japon, muni seulement de son chapeau de paille, de son humble et unique vêtement, de son bâton de marche et de son bol à mendier sa nourriture. Ryokan est accueilli partout avec respect et attention à la seule entente de son nom, devenu illustre grâce à ses poèmes, lesquels sont transmis par la publication mais surtout par la voix de ses nombreux disciples. Selon les témoignages, Ryokan dégageait une telle aura lumineuse qu'il suffisait qu'il pénètre dans un logis d'accueil pour que toute la maisonnée se trouve plongée dans une bienfaisante sérénité. Il excelle, en successeur du grand Basho, dans la composition du haïku.

la fenêtre ouverte  
autrefois me revient  
mieux que dans un rêve

Au fond, ces trois vers fonctionnent comme un signe tracé sur l'eau, comme ces portails que les Japonais dressaient face à la mer, qui ne sont point pour qu'on les regarde mais pour qu'on regarde à travers eux... l'immensité, c'est dire le rien qui est tout. Sur son lit de mort, veillé par sa toute jeune admiratrice Teishin, Ryokan crée un dernier poème.

que laissé-je en héritage ?  
les fleurs au printemps  
le coucou en été  
les feuilles rouges en automne

après quoi le maître en poésie que tous admirent entre dans son hiver sans fin.

Poètes en quête de l'illumination, donc en quête d'une plus haute humanité. Ces poètes se forgent une sagesse par des années d'ascèse, de solitude, et par de longues pérégrinations. Certes, il y avait, et notamment à l'âge d'or de la culture japonaise, l'ère Heyan (XI<sup>e</sup> siècle), des poésies de cour, lesquelles ne sauraient avoir plus d'intérêt sur le plan culturel que les madrigaux, impromptus, portraits-énigmes de la cour de Louis XIV. Mais remarquons que les grandes œuvres côtoient les bulles de savon, car c'est à l'époque Heïan qu'une dame de la cour se retire du monde pour composer ce monumental chef-d'œuvre du roman qu'est *Le Dit du Gengi*, œuvre de Dame Murasaki Shikibu. La haute poésie chinoise et japonaise qui nous demeure nécessaire est celle de ces retirés du monde. Retirés, de leur propre choix, dans des ermitages au cœur des montagnes, retirés aussi bon gré mal gré par la fragilité humaine. Un exemple frappant de ce dernier cas est celui du poète Shiki. Accablé dès sa jeunesse d'une santé des plus fragiles, Shiki meurt en 1902 à l'âge de trente-quatre ans. Atteint de tuberculose spinale, il passe les dix dernières années de sa courte vie couché, dans d'atroces souffrances. Cependant, de sa chambre de malade, il s'éprouve en communion avec la nature par la vue qu'il a de son tout petit jardin, et il écrit des haïkus, ses disciples viennent lui rendre visite, on lui rend hommage. À l'instant de mourir, incapable d'encore parler, il demande par gestes une feuille et un pinceau et écrit ses trois derniers poèmes, puis meurt. Comment comprendre une telle ferveur poétique ? Il me semble que la meilleure approche de ce mystère se trouve dans les journaux de malade de Shiki.

Depuis que la maladie a empiré au point que je ne puis plus me lever pour sortir,  
le petit jardin est devenu mon univers, ses plantes et ses fleurs sont désormais  
l'unique matière de mes poèmes. »

Et un jour que Shiki s'est traîné jusqu'à la terrasse, il aperçoit, au milieu de la végétation, qui l'enchanté, un papillon.

Comme je le regarde batifoler dans la haie en fleurs, mon âme se met à l'accompagner. Ensemble, nous visitons les fleurs, inspections les parfums, nous posons sur les bourgeons. Alors que je pense reposer mes ailes un instant, le voilà

qui passe dans le jardin voisin et revient virevolter au sommet du pin et au-dessus du bassin. Puis, emporté par une rafale, il s'élève et disparaît. Je suis en dehors de moi, au comble de l'extase. Revenant à mes sens, je me sens mal. Je rentre et tire la couverture sur moi. Pourtant, en réalité, je suis en train de danser follement avec le papillon, nous volons maintenant au-dessus d'une vaste plaine, sans limites.

Remarquons que repli du monde, cette retraite dans la solitude n'est pas le monopole du Chan et du Zen. Jésus, est-il dit, se retire quarante jours au désert, pour ensuite répandre son enseignement. Les soufis, mystiques musulmans, d'ailleurs mal vus des cheiks et des imans, se réfugient aussi dans la solitude, et notamment dans des cellules et des églises souterraines de Cappadoce, en Anatolie centrale. Les Indiens d'Amérique du Nord, Sioux, Cheyenne, Apache, envoient le jeune guerrier, nu, se poster en méditation au sommet d'un éperon rocheux où le grand Watanka lui confèrera sa profonde identité. Cependant que la chrétienté connaît aussi cet érémitisme, dans le cas, notamment, des moines du Mont-Athos, ce Mont-Athos, très difficilement accessible où l'écrivain errant français François Augières, merveilleuse figure de dénuement et de soif mystique, réussira à être accueilli. Et parlant de dénuement, on se doit de songer au « Poverello » Saint François d'Assise, ce fils de patricien qui tout jeune renonce au luxe, donne ses vêtements aux pauvres et s'en va sans rien sous la malédiction de son père.

Se retirer de tout, ne plus accorder d'importance aux biens de ce monde, ni au plaisir, ni à la renommée. Voilà la condition pour atteindre à l'essentiel que prescrivent les grands textes de la pensée orientale, comme les *Védas*, les dits du Bouddha, le Tao, les livres thibétains, les textes soufis, dont l'admirable *Conversation des oiseaux* de Attar, dont je ne saurais trop conseiller la lecture, le soir, au chevet, et enfin le chan et le zen. Il s'agit, selon la formule consacrée, employée d'ailleurs par le Bouddha de Compassion, il s'agit de lâcher prise. Et c'est précisément pour lâcher prise que ces poètes, non contents de s'être isolés dans un ermitage, entreprennent de longs, pénibles, parfois périlleux voyages ; il s'agit, en découvrant d'autres mondes, de se détacher du sien et au bout du compte de se perdre soi pour pouvoir accéder à l'essentiel. Car le « moi » et les paroles dictées par ce « moi » ne sont qu'illusion, erreur, mauvaise voie. Le vrai rapport

avec les choses est celui que l'on sent et non celui que l'on pense. Et l'on s'explique alors pourquoi un livre aussi capital que le Tao témoigne de l'hostilité à l'égard de l'étude. Qu'on n'aille pas croire à un éloge de l'inculture. Mais force est de reconnaître que bien des choses que nous avons apprises ont fait écran entre l'univers et notre mental et qu'il a fallu purger celui-ci.

Mais revenons à nos voyageurs. Basho, d'abord, qui va entreprendre, accompagné d'un disciple, puis seul, un long périple à travers le Japon, allant de monastère en lieux saints en ruine. Il laisse de ce grand voyage un compte-rendu en prose d'une très belle écriture et encore aujourd'hui fascinant.

Cette année est montée en moi la pensée d'entreprendre un long pèlerinage vers les provinces lointaines. Sous ces cieux étrangers mes cheveux blancs risquent de s'accumuler. De ces régions, dont mes oreilles ont entendu parler mais que mes yeux n'ont pas encore vues, espérant revenir vivant, je me confie à un destin incertain. Aujourd'hui nous finissons par arriver, non sans peine, à l'étape de Soka. Les affaires suspendues aux os minces de mes épaules me causent une grande douleur. Ah ! pouvoir partir en n'emportant que le corps pour tout équipement. Mais un manteau en papier pour se protéger du froid de la nuit, un peignoir, quelque chose contre la pluie, de l'encre, des pinceaux, il est difficile de s'en séparer.

Et ainsi, franchissant tout le jour des torrents sur des passerelles précaires, gravissant des sentiers périlleux au flanc de gorges profondes, Basho n'en néglige pour autant la poésie.

À la tombée de la nuit, ayant trouvé un abri dans une auberge, j'essaie de me remémorer les paysages de la journée et les poèmes que j'ai composés sur le chemin. Je sors mon nécessaire à écrire, m'allonge sous la lampe, les yeux clos, me tapotant la tête.

Poèmes composés en marchant et transcrits à la halte du soir. En voici.

Sur le pont en planche suspendus  
enroulé à nos vies  
le lierre grimpant

il me semble voir  
dans les fleurs à l'aube  
le visage du dieu de la montagne

au cri d'un faisan  
de père et mère  
le souvenir m'envahit

En fait de voyage spiritualiste, je me dois de mentionner celui du maître bouddhiste chinois Hiuan-tsang, qui vécut au VII<sup>e</sup> siècle et qui entreprit un périple incroyable en quête des reliques du Bouddha, périple qui devait le faire passer par la Sogdiane, la Bactriane, le Turkestan, traversant le désert de Gobi jusqu'à Samarqand, voyage dont René Grousset, grand érudit, rendit compte dans un remarquable ouvrage de 1957, *Sur les traces du Bouddha*.

Mais alors, bien plus près de nous, Alexandra David-Neel et son voyage solitaire jusqu'au Thibet, voyage pénible et périlleux, tout aimanté par le précepte bouddhique « partout où règne les ténèbres de l'ignorance, apportez-y un flambeau. »

Je terminerai ce parcours, non de spécialiste mais de passionné, par l'évocation de Hosai, l'un des derniers représentants avec Santoka de la poésie traditionnelle japonaise. Mort en 1925 d'une affection pulmonaire dans l'ermitage où ses amis l'avaient abrité, loin de la société humaine qu'il avait en horreur, Hosai est l'auteur d'admirables haïku inspirés par la solitude au sein de la nature.

de la cloche que j'ai frappée  
je m'éloigne  
ceint du son de la cloche

toute la journée  
sans un mot  
l'ombre d'un papillon

La traduction ne saurait rendre que le sens du haïku, car la langue japonaise, particulièrement difficile, ne permet aucune tentative de transposition formelle en français. C'est pourquoi aussi on ne saurait prétendre écrire en français des haïkus. On peut écrire des textes de trois vers, lesquels, si l'on veut atteindre à la haute dimension littéraire, exigeront forte concentration et le choix d'une prosodie ferme, fondée sur l'assonance et le rapport sémantique. Pas simple, au contraire de ce que s'imaginent les poètes amateurs.

L'Occident, au XX<sup>e</sup> siècle, et surtout après la deuxième guerre mondiale, s'est passionné pour les cultures orientales et nombre de créateurs s'en sont inspirés. Ainsi, Hermann Hesse dans son étrange, et fascinant, roman *Siddhartha*. Et les écrivains de la « Beat generation » crurent pour la plupart, William Burroughs excepté, trouver un sens supérieur à la vie, sens que leur refusait l'« american way of life », dans les sagesses et mystiques orientales. Un Allen Ginsberg fait le voyage en Inde et en revient tout imprégné de mantras. Jack Kerouac, en somme le fondateur de la « Beat », s'inspire des poèmes chan et zen pour composer sa suite de textes courts (lui qui est plutôt du type fluvial) de *L'Écrit de l'Éternité d'or*. Kerouac se définissait d'ailleurs lui-même comme le « Fou du zen » ou le « Paumé du Dharma ». Pour Kerouac, la « Beat », c'est être paumé, mais c'est aussi la béatitude, cette extase de l'instant qu'il recherche, à l'instar des poètes chinois ou japonais, dans l'écriture. Dans *Visions de Gérard*, il dit :

le Nirvana, le Ciel, Notre Salut, il est Ici, nous l'avons maintenant. C'est ce que vous apprenez quand vous comprenez la signification qui est devant vous sur cette terre pesante : vivre seulement pour mourir... regardez la ciel, les étoiles ; regardez la tombe, la mort — En demandant l'assistance transcendante venue des autres sphères de cette Fleur Imaginaire, demandez au moins, implorez, qu'on vous enseigne cette vérité : aidez-moi à comprendre que je suis Dieu, que tout est Dieu.

Disons-nous que la véhémence de cette affirmation d'une extase d'exister naît chez Kerouac de son incapacité à y parvenir.

Et quelques passages de *L'Écrit de l'Éternité d'Or* :

Médite dehors. Les arbres sombres la nuit ne sont pas vraiment les arbres sombres la nuit, ce n'est que l'éternité d'or.

Le vacarme des rêves a pour site un esprit parfaitement silencieux. Et sachant cela, rejetez le radeau.

La sociabilité est un large sourire, et un large sourire n'est rien que des dents. Paix à vous et soyez doux.

Les chats bâillent parce qu'ils se rendent compte qu'il n'y a rien à faire.

On discerne sous l'ironie de Kerouac le sentiment d'amertume qui l'habite ; car dans le même temps où l'écriture le transporte dans une sorte d'illumination extatique orientale, sa nature américaine, et catholique, le ramène dans le chaos du non-sens.

Des compositeurs aussi se sont inspirés des textes orientaux, comme l'américain John Adams dans son poème symphonique, admirable, *Mantra de Big Sur*, comme l'anglais Jonathan Harvey avec *Bhakti*, ou encore le belge Jean-Luc Fafchamps. Et bien sûr cette énumération est loin d'épuiser son sujet.

Mais pourquoi ce retour vers une culture de la Tradition ? Retour qui se manifeste dans l'édition (« Moundarren », ou encore la collection « Connaissance de l'Orient » de Gallimard), dans l'intérêt des intellectuels et des créateurs comme chez un plus large public. Il y a indubitablement la fascination pour une sagesse qui constituerait l'unique refuge pour un mental occidental en proie à la schizophrénie, ce mental malade mis en scène par le grand romancier australien de S. F. Greg Egan ou par la japonaise Yoko Ogawa. Et cependant, cette sagesse perçue comme refuge est une illusion ; parce que dans ces sociétés traditionnelles, ces poètes du chan ou du zen étaient déjà des solitaires fuyant la société de leur temps et se référant au mythe de la divinité cosmique ; et parce qu'il est quasi

impossible, dans nos sociétés du chaos matérialiste hyper médiatisé, sur une planète désormais fourmillante d'humains destructeurs et bruyants d'atteindre à l'état d'éveil tel que le recherchait le poète japonais ou chinois.

Cependant, ce qui me semble fondamental dans cet attrait pour la Tradition, c'est la mémoire. Garder mémoire, gagner une mémoire plus vaste, plus lointaine, qui soit porteuse de sens pour l'être contemporain qui s'en trouve cruellement dépourvu. La mémoire, ce n'est autre chez Basho que « le vieil étang » où a plongé la grenouille. La mémoire qui est, si l'on y songe (et pensons à *La Recherche du temps perdu*), la seule chose qui subsiste de notre vie faite d'une succession de bruits de plongeon de grenouille. Jouir du moment présent, idée fort ancienne et très à la mode en notre époque d'immédiateté, n'est-ce pas tenter de goûter l'instant qui a déjà fui. Peut-être, me semble-t-il, n'est-ce possible que dans le haut amour et dans l'acte poétique. Et dès lors l'homme cultivé se cherche une mémoire qui se rattache à l'éternité, cette Éternité d'Or qu'invoque Kerouac, et il la cherche chez ceux qui très loin de lui dans l'espace et le temps la cherchaient aussi. Précieuse nourriture, ambroisie de l'âme.

Copyright © 2010 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Jacques Crickillon, *Le vieil étang : voyage en poésie lointaine* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2010. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >